

La vie à Paris

Ce sera, dans quelques jours, la "vie à Versailles". Les automobiles envahissent la ville du Grand Roi, les trains multipliés déversent à bas des spectateurs en foule, et les hôteliers escomptent déjà ce que leur rapportera la journée historique. Journée de fièvre où la chronique aura fort à glaner si elle note tous les propos, potins et racontars qu'entendront les murailles des Réservoirs, de l'Hôtel Vatel ou de Trianon-Palais. Là, dans le fracas des conversations, s'échangeront des regards hostiles entre les tables ennemies. Là les saluts et les sourires seront pleins de réticences et de sous-entendus. Là se chantera ou plutôt se chuchotera, se murmurera tout bas, à l'oreille, le grand air de la "Calomnie" déjà joué sur tous les tons dans les salons et les antichambres. On colportera les "mots" nouvellement forgés, les anecdotes inventées quelques minutes auparavant. On supputera les chances des candidats et le nombre des tours de scrutin. On jaserà, on parlera, et la galerie des Tombeaux ne sera pas plus violemment animée que ces salles de restaurant prises d'assaut par les Parisiens et les étrangers.

Le vieux Scribe est non pas oublié, mais aboli, et on s'écarterait aujourd'hui si quelque directeur paradoxal s'avisait de reprendre une de ses pièces parmi celles qu'on regarda à leur heure comme des études de mœurs. On souriait ou on se bécotaient peut-être de tout ce qu'il contenait d'observation stricte, les inventions d'un dramaturge qui n'est pas un écrivain. L'habile homme avait écrit une comédie satirique, la "Calomnie", qui, je crois bien, n'eût pas le succès du "Verre d'eau" ou de "Bertrand et Raoul". Mais à relire aujourd'hui une telle pièce où les vices politiques du temps de Louis-Philippe sont fustigés avec un courage inattendu, on s'aperçoit qu'il en est de la guerre de courtoisies comme de la guerre de conquêtes; la férocité est la même, et on retrouverait aujourd'hui comme autrefois chez tous les partis des armes empoisonnées. Il serait pourtant temps, comme dit Maset, de sortir de cette lutte à mains plates et de songer un peu à cette personne qu'on oublie, la France.

On? Qui est cet "on" et "on" n'est-il pas l'auteur de tous les bruits, le colporteur de toutes les méchancetés, le petit cousin de l'illustre Bastie? "On" est, en terme de grammaire, un pronom personnel indéfini, et dans la vie un être, insaisissable et généralement nuisible, commis-voyageur en personnalités. Doué vient de bruit ("rasant la terre") et que rappelle la méchanceté des mauvais gens ou la méchanceté des sottis? "On" ne sait pas, comme dit la chanson. Mais c'est "on", cet être de raison de mot est ironique, c'est est éternel "on", ce "on" dont nous retrouvons l'influence partout et que nous ne pouvons saisir nulle part, qui a soufflé le vent et déchaîné la tempête.

Ainsi jusqu'au 17 janvier se multiplieront les misérables "on" et les perdus "eh! eh!". Ne nous en étonnons point. Il paraît que c'est de la politique. Qui sait tout ce qui se dit et se colporte et se trame à Londres, pendant les entractes de la conférence? Voyons, messieurs les Ottomans, ne cédez-vous pas Andrinople, qui d'ailleurs va se rendre? Eh! eh! L'Europe ne comprend-elle pas que nous tenons aux îles de la mer Egée? Eh! eh! Le "eh! eh!" est le "tarte-à-la-crème" de la diplomatie. Et ce "eh! eh!" pour accompagner le sourd grondement des batteries de canons qui roulent un peu partout. Que si, à Versailles, les votants ne s'en inquiètent guère et ne voient pas plus loin que la salle des Pas-Perdus, ils auront fait besogne d'aveugles.

Mais tout s'arrange, au dire du Parisien le plus Français de style et d'esprit. Et comme les frères de Goncourt s'inquiétaient plus durant la campagne d'Italie des éditions de "Fanny" de Feytaud que des canonnades de Solferino, je sais de nos aimables contemporains qui se préoccupent beaucoup plus de la disparition du café Anglais que de la démolition du cloître du cimetière d'Orléans ou même de la chute d'Andrinople. Le café Anglais disparaissant (ou plutôt émigrant, comme jadis ses hôtes, lorsque le boulevard des Italiens s'appelait le boulevard de Gand, c'est un coin de Paris qui se transforme, une vue du boulevard qui va s'américaniser encore. Le restaurant fameux traversera la chaussée pour s'établir à quelques pas de là. Mais la maison familière aux yeux des passants, le bâtiment disparaîtra pour faire place à quelque construction colossale. Et peut-être des annonces en lettres de feu (ces lettres de feu qui, avec les interviews et les portraits, affolent les gens de théâtre, éblouiront-elles ici et bientôt les prunelles des promeneurs. Comme tout change, et combien de souvenirs vont s'envoler avec la poussière du legs!

Si, Mais au premier champagne. "Rendez-vous après-demain. Où vous savez." Au café Anglais. Le terrain? Le Grand-Seize! Est-ce que vous craignez, sire, des complications internationales? A son tour Napoléon éclata de rire. — Oh! mais, fit-il tout à coup, nous avons intercepté la dépêche. Il faut qu'on l'expédie bien vite en Angleterre. — En effet, le prince attend, sire! Et si les rois n'attendent pas, les princes de Galles s'impatientent de même. — Cette dépêche au télégraphe, conclut l'empereur après avoir appelé un aide de camp. Mais, ajouta-t-il en tendant la main au colonel, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une peur! Voyez à quel point l'amitié anglo-française! Et le surlendemain, la rencontre avait lieu dans le salon du Grand-Seize. Le général de Galliflet contait gaiement cette anecdote qui divertit aussi beaucoup le futur Edouard VII. Je regrette que le brillant causer qui était le beau cavalier n'ait pas jeté sur le papier ces souvenirs qui eussent été une époque. Les "Mémoires du café Anglais" seraient comme ceux du "Perron de Tortoni" un chapitre de l'histoire des mœurs à Paris. Tortoni plus littéraire, le café Anglais plus fashionable, le boulevard faisant lui-même partie de l'histoire, ce boulevard de Goblenz devenu le boulevard de Gand jusqu'au jour où le voisinage d'un théâtre lui fit renommer à ces appellations poétiques. Boulevard des Italiens! Tant il est vrai que tout finit en France par le théâtre, la comédie et les comédiens.

permet d'assister à la toilette du loulou blanc. Ce furent cinq minutes inoubtables, dont le cœur de Rose devait rester plus parfumé que le poil du petit chien, lui-même. Et comme la châtelaine était survenue sur ces entrefaites — une dame comme il faut n'assiste pas toujours à la toilette de son enfant, certes! Mais pourrait-elle se dispenser d'être là quand on procède à celle de son chien? — Rose rougit comme si elle avait été prise en faute. Evidemment ses yeux de paysanne étaient peu dignes de s'émouvoir à de tels spectacles. Mais la châtelaine comprit bien vite que cette bonne femme était en extase devant le loulou et gentiment, elle lui dit: — Il est beau, pas? mon petit Zonzon? Voulez-vous l'embrasser? — Oh! l'embrasser! Les portes du ciel se seraient ouvertes devant la paysanne qu'elle n'en serait pas restée plus éblouie. Elle tendit ses bras; et, quand elle sentit la soie blanche de Zonzon lui frôler le visage, elle soupira en se transfigurant. Jamais elle n'avait été aussi heureuse. — Si vous voulez jouer avec lui? Empêchez-le, ma bonne femme! Allez sur la pelouse! Je vois que vous aimez les bêtes et que vous ne lui ferez pas de mal. — Merci, madame, dit Rose, d'une voix dextématique. Elle prit le chien, le pressa sur son cœur et s'éloigna avec lui, pas lent dans une sorte de solennité, comme si elle emportait dans ses bras tout le bonheur du monde. Elle déposa le loulou, au beau milieu de la prairie. Aussitôt, qu'il eut vu danser au vent les rubans verts de l'herbe, Zonzon, comme tous les Parisiens, fut pris par la folie de la campagne. Il dressa les oreilles, courut, jappa, fit des ronds délicats. Mais soudain, s'étant arrêté pour flairer quelque chose, il poussa une plainte et fit un saut en arrière. — Qu'as-tu donc, joli petit chien? dit Rose en s'approchant. Aurais-tu été mordu? Elle regarda l'herbe et poussa elle-même un cri d'horreur. Un serpent était là, roussâtre, enroulé et sa tête plate s'élevait, agressive, cherchant une proie nouvelle. Rose frissonna. Elle courut vers une vigne proche, y arracha un pied et revint écraser le serpent. Il n'avait pas fui. Ce devait être une vipère. Et, en effet, ayant examiné attentivement le reptile, elle remarqua qu'il avait le corps gros, la queue et le cou minces, la tête triangulaire. Aucun doute, n'étaient possibles; c'était bien une vipère qui avait mordu le loulou et il allait probablement mourir. Mourir, ce joli chien de Paris, et par sa faute à elle... Rose eut perdu la raison. Elle reprit le loulou dans ses bras et courut vers le château. — Madame! Ah! madame! A la maîtresse de Zonzon, qu'elle retrouvait près de la pièce d'eau, elle raconta l'accident en quelques paroles maladroitement et ses lèvres tremblaient d'annoncer un tel malheur. La châtelaine s'affola. — Mon Dieu! Ce beau petit Zonzon! Un vétérinaire, vite! Mais il demeurerait à six kilomètres de là, le vétérinaire. Et le trouverait-on chez lui? — Déjà le chien paraissait triste, accablé. Le venin commençait à opérer sans doute. Les domestiques accouraient. Le régisseur s'approcha. Il dit: — Voici ce qu'il faut faire: débriquer la plaie, faire saigner le plus possible, puis la cautériser au fer rouge ou avec de l'ammoniac, de l'acide phénique... Où est-elle, la plaie? — On chercha. On trouva facilement près du museau, sous l'œil gauche, deux virgules rouges; la trace des crochets de la vipère. — A la tête... C'est encore plus dangereux — déclara le régisseur. N'importe. Essayons toujours. Il tira un canif de sa poche, ouvrit une lame étroite et, sans pitié pour le chien qui hurlait, il tailla. Une bonne tenait Zonzon par les pattes. La châtelaine pleurait. Rose était plus morte que vive. Lorsqu'il eut réuni par une coupure nette les deux plaies des crochets et que le sang eut coulé, le régisseur dit: — Maintenant, avant de cautériser, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait une succion. — Une succion, François? — Oui, madame; pour pomper le venin... Je le ferai bien moi-même, mais j'ai les dents en mauvais état et la plus petite érosion suffirait, comme vous savez, à provoquer un empoisonnement de tout l'organisme. — Ah, mon Dieu! Et moi qui étais, avant-hier encore, chez le dentiste! soupira la maîtresse de Zonzon, en reculant légèrement. Alors, comme aucune personne présente ne s'avancait, Rose proposa, d'une voix craintive: — Moi, madame? Voulez-vous me permettre? D'un geste brusque, le régisseur l'écartait. — Etes-vous sûre de n'avoir aucune plaie à la langue, aux genoux? — Non, non... Je ne dois rien avoir... Donnez vite! Et, avidement, dans un grand besoin de réparation, heureuse d'être enfin utile à quelqu'un, en ce monde, même à une bête, la vieille Rose posa ses lèvres sur la plaie sanguinolente du chien et aspira, de son mieux, "pompa le venin", selon l'expression du régisseur. — Crachez! conseilla celui-ci. Elle cracha. Puis elle se remit à l'œuvre, sérieusement, avec une expression de béatitude sur ses traits. Et, quand ce fut suffisant, quand on lui eut retiré le petit chien des bras, la vieille Rose dit: — Merci, madame. Le chien guérit. Il n'eut qu'une légère enflure à la tête. Mais, quelques heures après la succion, ce fut le ron de Rose qui enfila. Puis des tremblements convulsifs agrippèrent ses membres. Ensuite des vomissements se produisirent. Un médecin fut mandé. On lui raconta ce qu'avait fait la vieille servante. Il dit: — Mais c'est idiot! On ne fait ça que pour un enfant! Et enco...

ZONZON.

Prendre un jeune chien dans ses bras et le presser contre sa poitrine, et lui dire des choses douces comme à un être humain, c'était le plus grand bonheur de la vieille Rose. Mais, ce bonheur, elle ne pouvait le goûter que fort rarement, car elle tenait à sa réputation; et parler à des bêtes, caresser des bêtes, aimer des bêtes, c'est œuvre d'esprit faible aux yeux des paysans; et Rose, quoiqu'elle eût des sentiments de citadine, était servante chez des paysans. Il lui fallait employer des ruses de cannibale pour assouvir sa tendresse envers les bêtes; et c'était généralement à une heure de l'après-midi, quand tout le monde faisait la sieste à la ferme, que Rose pouvait avoir des entrevues sentimentales avec les chiens. Alors, étant seule, elle ne se privait pas de câliner, d'embrasser, de jouer... Malheureusement, et il y avait à la ferme une chienne grégon qui n'avait pas toujours ces manières, tenant à faire la sieste, elle aussi. D'ailleurs, elle n'approuvait pas une estime énorme pour cette brave Rose. Mais, quelquefois, elle avait des petits, et ceux-là daignaient jouer avec la vieille servante — car la jeunesse ne sait pas toujours faire un choix dans ses relations — et, à ces petits, Rose distribuait son cœur de vieille fille, dont personne n'avait jamais sollicité la moindre miette. M. le maire, qui savait tant de choses, avait dit à propos de cet amour immodéré pour les animaux: "C'est de la maternité inconsciente. Cette paysanne déverse sur les petits chiens la tendresse qu'elle ne peut exercer sur les petits enfants." A quoi ceux qui connaissaient bien Rose répliquaient, avec une apparence de raison, que ce n'était pas cela du tout; Rose n'avait jamais caressé un enfant de sa vie. Elle s'écartait d'eux au contraire, comme si elle les avait détestés. Mais n'y a-t-il pas des personnes qui ne jouent jamais parce qu'elles ont peur de trop aimer le jeu? Un jour, Rose fut révolutionnée. La dame du château voisine était arrivée de Paris avec un loulou blanc, âgé de quatre mois, et les poils de ce loulou étaient si soyeux, sa petite figure si éveillée, ses yeux si conquérants, que Rose éprouva le coup de foudre. Ce chien portait au cou un nœud de velours vert et un collier, où tintaient quatre clochettes d'argent. Or, jamais la vieille servante n'avait tenu dans ses bras un dandy d'une telle importance. Elle n'eut plus de repos. Elle aurait donné deux ans de sa vie pour serrer ce Parisien sur sa poitrine et sentir une minute, sur ses mains noueuses, la langue veloutée de ce loulou. Après une telle caresse, elle pourrait mourir l'humble Rose, et le sourire des anges lui paraissait bien terne sans doute. Un matin — à la suite de quelles sottises, on ne sait pas — elle obtint d'aller faire une commission au château et sa bonne étoile lui